

Tandiu homo ignorat peccata sua quæ debuerat flere et cognoscere, quamdiu aliena vitia exquirat curiose (Ib., ibid.). Une personne ignore aussi longtemps ses péchés qu'elle devrait connaître et pleurer, qu'elle a passé de temps à rechercher et à examiner ceux des autres.

DAMNATION.

Voyez *Enfer*.

DÉCALOGUE.

Voyez *Commandements*.

DÉDAIN.

Voyez *Orgueil*. (§ V).

DEDICACE (FÊTE DE LA) DE TOUTES LES ÉGLISES.

I. — « Dédicace signifie la même chose que consécration, » et la dédicace ou la consécration est une cérémonie religieuse usitée pour dédier et consacrer une chose à Dieu, » c'est-à-dire, pour la tirer de la classe des choses profanes et l'élever au rang des choses sacrées, de sorte que, » après cette cérémonie, il n'est plus permis d'employer » cette chose aux usages ordinaires de la vie commune. » L'Église a soin d'apposer ainsi le sceau de la Religion sur » tous les objets qui servent au culte de Dieu, afin de les » rendre plus respectables aux yeux des fidèles, et de leur » faire sentir quelle pureté de cœur et de corps ils doivent » apporter à toutes les cérémonies religieuses (*L'Apôtre des chaumières*, Fêtes de l'année). »

II. — L'usage des dédicaces est très-ancien. Sans le faire remonter à Jacob, qui consacra au Seigneur le lieu et la pierre où il avait eu sa vision mystérieuse de l'échelle sans parler de Moïse et d'Aaron qui dédièrent à Dieu le tabernacle qu'ils lui avaient construit dans le désert, ni de David qui agit de même pour l'arche sainte quand il la fit transporter solennellement sur la colline de Sion, nous nous bornerons, relativement à l'antiquité de cette cérémonie, à rappeler qu'il y a eu trois grandes dédicaces pour

le temple de Jérusalem. La première est celle que fit Salomon après qu'il eut construit ce fameux temple qui porta son nom et qui était une des merveilles de l'univers; la seconde, celle de Zorobabel, faite à la reconstruction de ce même temple, au retour de la captivité de Babylone; la troisième, celle que firent les Machabées quand ils renouvelèrent l'exercice de la religion interdit par Antiochus qui avait fait profaner le temple. Cette dernière est appelée dans l'Évangile *Encenia*, c'est-à-dire, *Renouvellement*. Les Juifs célébrèrent cette fête pendant huit jours avec la plus grande solennité (I Mach., IV). Ils la célèbrent encore aujourd'hui. Notre Seigneur l'honora de sa présence, comme on peut le voir dans l'évangile de Saint Jean (X, 22-23).

La dédicace des églises chrétiennes n'a commencé à se faire avec solennité que sous l'empereur Constantin le Grand, lorsque la paix fut donnée au catholicisme.

La coutume de consacrer ainsi les églises doit sans doute son origine à la tradition apostolique. Les évêques de la province et du voisinage s'assemblaient ordinairement pour assister à une si auguste cérémonie. Constantin convoqua tous les évêques de l'Orient pour la dédicace de l'Église de Tyr et pour celle du Saint-Sépulcre de Jérusalem, Saint Ambroise rapporte une prière que l'on récitait à la consécration d'une église, et nous voyons par les écrits des Saints Pères, qu'ils faisaient souvent des discours sur les fêtes de la dédicace des temples du Seigneur.

En 607, le pape Boniface IV fit purifier, à Rome, le Panthéon, vaste temple païen qui renfermait tous les dieux des peuples vaincus, et le dédia au culte du vrai Dieu sous la vocation de la bienheureuse Vierge Marie et de tous les martyrs. — Chaque année l'Église célèbre l'anniversaire de cette solennité, dont chaque temple fait sa solennité propre.

Admirons les institutions liturgiques. Le premier novembre, nous faisons la fête de l'Église triomphante; le 2, nous faisons celle de l'Église souffrante; et le 3, nous célébrons l'Église militante, c'est-à-dire, la fête de tous les fidèles dispersés sur la surface de la terre et qui combattent contre les ennemis du salut, car, dit Saint Paul, *Dominus Christi sumus nos*.

III. — Examinons ici ce que devient : 1^o pour Dieu, 2^o pour les fidèles, l'Église dédiée.

1^o Elle devient la maison de Dieu : *Domus Dei* (Genes. xxviii, 22); *Domus mea* (Matth., xxi, 13); *Aula regia cæli* (Saint Chrysostome).

2^o Le lieu le plus propice pour nous préparer ici-bas à la conquête du ciel, c'est l'église, parce que là se trouvent particulièrement les quatre choses qui concourent surtout au salut de nos âmes : la prière, les sacrements, la parole de Dieu et le saint Sacrifice. L'église est le lieu de la prière : *Domus orationis vocabitur* (Matth., xxi, 13); on y administre les sacrements, on y distribue le pain de la parole et le pain sanctificateur du Sacrifice.

IV. — La cérémonie de la dédicace a une double signification : elle est l'image de la sainteté de nos âmes et la figure de la Jérusalem céleste.

Dieu fait invisiblement dans nos âmes, dit saint Bernard, ce qui a été fait visiblement sur les murs de ces temples. Or, que font les pontifes dans l'enceinte sacrée lors de leur dédicace? *aspersio, inscriptio, inunctio, illuminatio, benedictio*. De même, continue ce Père, Dieu nous a marqués de sa croix au baptême, il nous a donné l'onction de l'huile du salut par le Saint-Esprit, il a éclairé nos âmes par la lumière de l'Évangile et il nous bénit à chaque instant en ouvrant sa main sur la création. L'aspersion, l'onction, l'inscription, l'illumination figurent les mérites; la bénédiction en est la récompense, et, de ce parallèle, il faut tirer la conclusion suivante : Nous sommes aussi le temple de Dieu (*Templum Dei estis*, — I ad Cor. iii, 16). Or, quelle ne doit pas être notre sainteté!

On peut lire, dans l'Apocalypse (xxi, 2 à 27), la description de la Jérusalem céleste; nous sommes, en attendant cette divine Jérusalem, dans les temples que construisent les hommes afin de mériter un jour d'habiter avec Dieu, avec Marie, avec les anges, avec les saints : *Non intrabit in eam aliquod coinquinatum*. (Ibid., 27).

V. — *Vere Dominus est in loco isto... Quam terribilis est locus iste! Non est hic aliud nisi domus Dei et porta cæli* (Genes., xxviii, 16-17). Le Seigneur est vraiment en

ce lieu-ci... Que ce lieu est terrible! c'est véritablement la maison de Dieu et la porte du ciel!

Pavete ad sanctuarium meum (Levit., xxvi, 2). Tremblez dans mon sanctuaire.

Majestas Domini implevit totam domum (II Paralip., vii, 1). La majesté du Seigneur a rempli toute (cette) maison.

Introibo in domum tuam, adorabo ad templum sanctum tuum in timore tuo (Ps., v, 8.). J'entrerai dans votre maison, et, rempli de crainte, je vous adorerai dans votre saint temple.

Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum! Concupiscit et deficit anima mea in atria Domini (Ps., lxxxiii). Qu'ils sont aimés vos tabernacles, ô Seigneur Dieu des vertus! Mon âme désire ardemment être dans la maison du Seigneur, et elle est presque en défaillance, par l'ardeur de ce désir.

Domum tuam decet sanctitudo, Domine, in longitudinem dierum (Ps. cii, 5). La sainteté doit être l'ornement de votre maison dans toute la suite des siècles.

Domus mea domus orationis vocabitur; vos autem fecistis illam speluncam latronum (Luc. xix, 46). Ma maison est une maison de prières, et vous en avez fait une caverne de voleurs.

Vos estis templum Dei vivi (II ad Cor., vi, 16). Vous êtes le temple de Dieu vivant.

Ecclesia... est locus angelorum, regia cæli, cælum ipsum (saint Chrysostome, in I ad Cor.). L'église est le séjour des anges, le palais du ciel, le ciel lui-même.

Terribilis plane locus et dignus omni reverentia quem fideles viri inhabitant, quem sancti angeli frequentant, quem sua quoque presentia Dominus ipse dignatur (saint Bernard, in evang. 9 post Pentecost.). Il est véritablement terrible et digne de tout le respect des fidèles, ce lieu que les âmes fidèles fréquentent, que les saints anges habitent, et que le Seigneur lui-même daigne honorer de sa présence!

VI. — « Qu'est-ce qui maintient, qu'est-ce qui conserve la religion, l'esprit religieux parmi les hommes? Le culte

» public, et conséquemment le temple, sans lequel il n'y a
 » point de culte public. Un des principaux effets du culte
 » public, et conséquemment du temple. c'est de rappeler
 » constamment à chacun de nous les dogmes de la religion
 » et même les obligations morales qui en découlent. La gé-
 » néralité du peuple ne peut, pour ainsi dire, étudier la
 » religion que dans ce qu'elle a d'extérieur, dans son culte,
 » ou, si l'on veut, dans ses temples. Sans cesse occupé de
 » ses travaux, le peuple n'a ni le temps, ni l'aptitude de
 » feuilleter les livres qui peuvent en conserver, dans son
 » esprit, la connaissance pure et exacte; il lui faut donc
 » des signes extérieurs et communs qui la lui rappellent,
 » qui l'entretiennent en lui, c'est-à-dire, un temple, un
 » culte public, qui soit pour lui une expression fidèle et
 » sensible des croyances qu'il doit conserver, de la morale
 » qu'il doit pratiquer. Autrement, abandonné à ses téné-
 » bres, il oublie toutes ses obligations, il les dénature ou
 » se les représente sous des notions fausses. De là, igno-
 » rance et indifférence en matière de religion, oubli des
 » dogmes les plus fondamentaux, ou bien absurde supers-
 » tition. Et c'est ce que l'expérience nous montre dans
 » notre siècle même, dans ces localités qui, par exception,
 » ne jouissent pas du bienfait d'un temple. Vous y recon-
 » naîtrez, dans la généralité des individus, un affaiblisse-
 » ment sensible, pour ne pas dire une extinction presque
 » totale du sentiment religieux. On n'y vit que de la vie
 » purement matérielle. On y a sans cesse les yeux baissés
 » vers la terre : on ne pense plus à regarder le ciel, et l'on
 » finit, hélas ! nous ne le savons que trop, par recueillir
 » les bienfaits de la Providence, sans même apercevoir la
 » main divine qui les distribue. C'est ce que nous voyons
 » même au sein des villes, parmi ces populations qui, acca-
 » blées de travaux incessants, ont oublié le chemin du
 » temple et sont privées de la salutaire influence du culte
 » public. La religion finit par n'être plus pour elles qu'une
 » espèce de rêve et de fantôme ; ou bien, n'en conservant
 » qu'un souvenir vague, elles s'enfoncent de plus en plus
 » dans l'ignorance, source fatale de cette dégradation mo-
 » rale que l'on remarque trop généralement dans les grands
 » centres de populations, et qui affligent les véritables amis

» de l'humanité (*L'Apôtre des Chaumières, Fêtes de l'an-
 » née, II.*) »

DÉFIANCE DE SOI-MÊME.

» Dites donc comme le jeune Tobie : *Viam per quam
 » pergatur non cognovi.* Je ne sais pas même le chemin
 » par où l'on peut aller (Tob., v. 2). Quelque sage, savant,
 » spirituel, intelligent, bon directeur des autres que vous
 » soyez, vous ne sauriez voir par vous-mêmes le chemin
 » que vous devez suivre pour tendre à la perfection ; vous
 » avez besoin de conduite. Quand un médecin est malade,
 » il est traité par un autre médecin ; quand un avocat a un
 » procès, il consulte d'autres avocats. Nous voyons tous les
 » jours avec admiration que les plus sages et les plus spirituels
 » croupissent des années entières en des fautes si lourdes
 » et si palpables, que les enfants les peuvent remarquer :
 » tout le monde les voit et touche au doigt, et ils ne les
 » voient pas, et, qui pis est, personne ne les en ose aver-
 » tir : *Si sal infatuatum fuerit, in quo salietur?* Ou, si
 » on les en avertit, ils sont si horriblement aveugles, qu'ils
 » ne croient rien de ce qu'on leur dit. Ne vous croyez donc
 » jamais, si vous êtes sages, ne vous croyez jamais en quoi
 » que ce soit. Je le voudrais dire cent fois par jour à cha-
 » cun de vous en particulier, à vous et à moi première-
 » ment (Le P. Lejeune). »
 » Celui qui se connaît bien, n'a que du mépris pour soi-
 » même ; *Qui bene seipsum cognoscit, sibi ipsi vilescit*
 » (Imit. Christi, lib. I. c. 2). »

DÉISME.

I. — Si l'on veut apprendre des déistes eux-mêmes en
 quoi consiste leur système, on doit s'attendre, dit Bergier,
 à être trompé par un tissu d'équivoques. Ils disent qu'un
 déiste est un homme qui reconnaît Dieu et professe la re-
 ligion naturelle. Il faut ajouter :

1^o Et qui rejette toute révélation, car quiconque en ad-
 met une, n'est plus déiste.

2^o Il reconnaît Dieu, mais quel Dieu? Est-ce la nature

universelle de Spinoza, ou l'âme du monde des Stoïciens, ou un dieu oisif comme ceux d'Épicure, ou un dieu vicieux comme ceux des païens, ou un dieu sans providence, ou un Dieu créateur, législateur et juge des hommes? On ne trouvera peut-être pas deux déistes qui s'accordent sur cet unique article de leur symbole.

3^o Le déiste professe la religion naturelle, et entend par là le culte que la raison humaine, abandonnée à elle-même, nous apprend qu'il faut rendre à Dieu; mais la raison humaine n'est jamais laissée à elle-même, si ce n'est dans un sauvage élevé seul, dès sa naissance, parmi les animaux; or, quelle serait la religion d'une créature humaine ainsi réduite à la stupidité des brutes?

Disons donc que le *déisme* est la doctrine de ceux qui admettent un Dieu sans le définir, un culte sans le déterminer, une loi naturelle sans la connaître, et qui rejettent les révélations sans les examiner. Ce n'est qu'un système d'irréligion mal raisonné; en d'autres termes, c'est le privilège de croire et de faire tout ce que l'on veut.

DÉLAI DE LA PÉNITENCE.

Voyez *Conversion* (délai de la).

DÉMONS.

Voyez *Anges*.

DÉSASTRES.

Voyez *Calamités*.

DÉSORDRES

QUI ONT LIEU DANS LES SOIRÉES ET VEILLÉES D'HIVER.

Voyez *Veillées*.

DEVOIRS.

I. — Tout homme a des devoirs à remplir envers Dieu, envers soi, envers le prochain.

1^o Envers Dieu : culte *intérieur*, culte *extérieur*, culte *public*.

2^o Envers soi-même : devoirs envers l'âme, devoirs envers le corps.

3^o Envers le prochain : devoirs envers la société en général, devoirs envers la famille, devoirs envers l'État.

Subdivisions : — Les devoirs envers l'âme perfectionnent l'intelligence, la volonté et la sensibilité.

— Ceux qui ont pour objet le corps, dans la philosophie morale individuelle, conservent la santé, la vie et la subordination du corps à l'âme.

— Les devoirs envers la société sont la justice et la bienfaisance.

— La famille est nécessaire; chaque membre de la famille a des devoirs particuliers.

— La société a un but; de la part des gouvernants et des gouvernés, il y a des devoirs spéciaux à remplir.

II. — *Nemo bonus, nisi solus Deus* (Luc. XVIII, 19). Il n'y a que Dieu seul qui soit bon.

Deus meus et omnia (saint François d'Assises)! Mon Dieu et mon tout!

Fecisti nos, Domine, ad te, et irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te (saint Augustin, *Confess.* lib. 1, cap. 13). O Seigneur, vous nous avez créés pour vous, et notre cœur est inquiet jusqu'à ce qu'il repose en vous.

Justum est hominem subditum esse Deo (II Mach. IX, 12). Il est juste que l'homme soit soumis à Dieu.

Connaître, craindre, aimer Dieu, dit le Sage, c'est là tout l'homme. Tout le reste n'est point l'homme vrai, c'est l'homme dénaturé, dégradé, corrompu.

Les considérations les plus simples, dit un auteur moderne, nous mènent à Dieu, et établissent envers lui nos devoirs qui consistent dans la foi, dans l'amour, dans l'adoration, dans la soumission.

Scriptum est enim : Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies (Matth. IV, 10). Il est écrit : Vous adorez le Seigneur votre Dieu et ne servirez que lui seul.

Dieu existe, tout le prouve : la raison, les sentiments moraux, l'ordre de l'univers. L'homme doit donc croire.

L'homme existe et ne conserve son existence que par Dieu; c'est à Dieu qu'il doit l'intelligence et la liberté qui

le font roi de la nature. L'homme doit donc *aimer* Dieu.

Dieu, créateur de l'homme, se montre à lui comme une force non-seulement bienfaisante, mais encore supérieure. L'homme doit donc *obéir* à Dieu.

L'homme tient tout de Dieu; c'est de lui qu'il dépend et qu'il relève; il faut donc qu'il lui fasse l'hommage de tout son être. Être fini, il doit s'abaisser devant l'être infini; en un mot, il doit *adorer* Dieu.

La *foi*, l'*amour*, la *soumission* et l'*adoration* constituent la *religion*. Or, toute religion suppose un culte *intérieur*, *extérieur* et *public*.

Le culte *intérieur* n'est autre chose que la pensée religieuse elle-même, et l'hommage que l'âme rend à Dieu par *toutes* ses facultés. En effet, dit Fénelon, le rapport de la pensée est de *connaître* Dieu, vérité suprême; le rapport de la sensibilité est d'*aimer* Dieu, bonté infinie; enfin, le rapport de la volonté est de *se conformer à la volonté divine*, source de tout bien et de tout devoir.

Le culte *extérieur* consiste dans les actes et les signes par lesquels se traduit et se manifeste au-dehors le culte intérieur ou le sentiment religieux. Sans doute le véritable culte est celui de l'âme et de la pensée, car *Dieu est esprit et veut être adoré en esprit et en vérité*; mais il n'y a pas un seul sentiment vif et réel qui n'aspire à se manifester, à s'exprimer, en vertu de l'étroite relation qui unit l'âme au corps et la pensée à son expression.

Il n'est pas difficile de prouver l'*importance* du culte *extérieur*: 1^o De tout temps il a été une profession des dogmes les plus essentiels; 2^o il est une leçon de morale, qui rappelle constamment aux hommes leurs devoirs envers Dieu, envers leurs semblables, envers eux-mêmes; 3^o il est un lien de société qui réunit les hommes au pied des autels. Le culte primitif a formé la société domestique; le culte mosaïque, la société nationale; le culte chrétien, la société universelle de tous les peuples; 4^o il est un monument de faits qui, dans la suite des siècles, ont prouvé la révélation; ainsi la Pâque et l'offrande des premiers-nés rappelaient aux juifs leur sortie miraculeuse de l'Égypte; la Pentecôte, la publication de la loi sur le mont

Sinaï; le dimanche nous atteste la résurrection de Jésus-Christ, etc., etc.

Le culte *public* est celui que les hommes adressent en commun, dans les temples, à la Divinité. Sa nécessité repose sur ce principe: que le sentiment religieux est éminemment social, et qu'il aspire à se communiquer et à former une société religieuse.

— On s'est demandé si l'homme se doit quelque chose. C'est, dit un auteur moderne, disputer sur une équivoque. Sans doute il ne se doit rien, en ce sens que le devoir n'a pas son origine dans un droit de la personne sur elle-même: *le devoir est impersonnel*. Mais, si l'homme n'est pas le *principe* du devoir, il peut en être l'*objet*, car il se sent obligé, envers la raison, de réaliser d'abord sur lui-même l'idée du bien qui doit être la règle de ses actes.

Les devoirs de l'homme envers lui-même sont de deux sortes: ceux qui regardent son *âme*, ceux qui regardent son *corps*.

L'homme, en réalité, c'est l'âme: *Homo ex anima constat* (Cicéron, *De Nat. Deorum*, I, 35). Tous les devoirs qui se rapportent à lui, sont subordonnés à ceux qui ont pour objet l'âme elle-même.

Or, nos devoirs envers l'âme ont pour but le *perfectionnement* des trois facultés de notre âme: l'*intelligence*, la *volonté*, la *sensibilité*.

1^o Cultiver son esprit, chercher à connaître la vérité, c'est un devoir pour tous les hommes. *Connais-toi toi-même* est un précepte de morale aussi bien qu'une règle de vérité spéculative.

Il y a deux sortes de connaissances: les *connaissances morales* et les *connaissances utiles*. Les premières sont immuables et universelles; les secondes varient suivant les positions individuelles.

2^o Nous devons travailler à l'affranchissement progressif de notre volonté. Les obstacles qui s'opposent à cet affranchissement sont *intérieurs* ou *externes*. Au-dedans, nos propres inclinations; au-dehors, les inclinations de nos semblables. Il s'en suit deux forces qui s'opposent à notre volonté, deux sollicitations qu'il faut régler par deux devoirs: résister aux sollicitations diverses qui sont contrai-

res aux devoirs; lutter contre les obstacles qui s'opposent à ce qui est légitime. Parcourez l'histoire des grandes choses, vous verrez qu'elles découlent toutes de la *résistance* et de l'*action*, vertus des grandes âmes.

3^o Quant au perfectionnement de la sensibilité, il faut bien savoir qu'il a lieu, non *en détruisant cette sensibilité*, mais *en la réglant*. En elles-mêmes et en général, les passions ne sont ni bonnes ni mauvaises; elles ne le deviennent qu'en vertu de la direction qu'on leur imprime. Les passions sont tantôt un obstacle et tantôt un moyen: il faut les maintenir à leur place et les faire servir à la vertu.

Êtres sensibles, l'objet le plus proche de notre amour est nous-mêmes, mais il ne doit exister qu'en vue de nos fins spirituelles, et sans porter préjudice à l'amour que nous devons à Dieu et au prochain.

— Notre corps est l'instrument de notre âme; il lui est uni: 1^o comme moyen de connaissance; 2^o comme moyen d'expression; 3^o comme moyen d'exécution. De là trois devoirs envers notre corps: conservation de la santé: (*Mens sana in corpore sano*), — conservation de la vie: ce que nous lui devons, *nous le devons à l'âme elle-même*; — subordination du corps à l'âme: le contraire serait le renversement de l'ordre établi et la destruction de notre liberté.

— Un mot, maintenant, sur nos devoirs envers nos semblables. *Omnia quæcumque vultis ut faciant vobis homines, et vos facite illis; hæc est enim Lex et Propheta* (Matth. vii, 12); faites donc aux hommes ce que vous voulez qu'ils vous fassent, car c'est la Loi et les Prophètes.

Diliges proximum tuum sicut teipsum (Luc, x, 27). Vous aimerez votre prochain comme vous-même.

Nous devons au prochain la justice: *Suum cuique tribuere*, c'est-à-dire dans le sens rigoureux, le respect du droit de chacun, la bienfaisance. La justice n'est que la moitié du droit, la bienfaisance en est le complément.

Dans la famille qui est d'institution divine et naturelle (*Relinquet homo patrem et matrem suam, et adhærebit uxori suæ... Sacramentum hoc magnum est, ego autem dico in Christo et in Ecclesia*, — ad Ephes. v, 31-32), —

dans la famille, disons-nous, il y a les devoirs de l'époux, de l'épouse, des parents, des enfants, des frères et des sœurs.

— L'État impose aussi des devoirs aux hommes, car c'est une association d'êtres intelligents et libres dont la fin générale doit être celle de l'humanité elle-même.

Le devoir du *gouvernement* est donc de comprendre cette fin divine; quant aux *gouvernés*, aux *sujets*, ils doivent ne point perdre de vue: 1^o les *institutions* et les *lois* qui les régissent, et 2^o les *hommes que Dieu a investis de l'autorité*. Par rapport aux institutions et aux lois, les princes eux-mêmes doivent être *les premiers citoyens*; par rapport aux sujets, à plus forte raison ceux-ci doivent-ils être soumis aux lois qui les régissent (*Analyse de l'art de Devoir dans le Panorama des Prédicateurs de l'abbé Martin*).

Voyez *Amour de Dieu, Amour des ennemis, Amour des parents, Amour du prochain, Amour-propre, Aumône, Commandements, Correction fraternelle, Culte religieux, Frères et sœurs, Serviteurs, Sujets, etc.*, etc.

DEVOIRS ET BIENSÉANCES DU MONDE.

I. — Le monde, on le sait assez, peut être considéré de trois manières différentes.

D'abord, on comprend quelquefois par ce mot « la société civile des hommes divisés en différents états, » où il y a des devoirs et des bienséances qu'un chrétien appelé à ce genre de vie ne peut négliger.

Cette expression se prend encore pour « la vanité des choses du monde, l'inconstance et la fragilité de ses biens, de ses honneurs et de ses plaisirs.

Enfin, on entend communément par là « ce monde criminel qui a mérité les malédictions du Fils de Dieu, c'est-à-dire, ceux qui suivent ses maximes condamnables, contraires à celles de l'Évangile et aux lois de Dieu. »

Or, comme ce serait un sujet trop vaste de renfermer, sous un seul titre, ce qui vient d'être dit sur le monde

dans ces trois différentes significations, nous ne parlerons ici que du « monde civil, » dont les devoirs, bien loin d'être contraires à ceux de la religion, en sont une partie et font en même temps l'honnête homme selon le monde lui-même, et un homme de bien selon Dieu.

II. — Comme le précepte de se séparer du monde n'est pas d'en sortir tout-à-fait, il faut dire qu'il y a un monde civil et honnête où il est permis de demeurer, et où l'on peut vivre en véritable chrétien. Trois raisons en font la preuve et le partage d'un discours.

1^o Le christianisme n'a aucune opposition avec notre profession et notre état, lorsqu'ils sont dans l'ordre de la Providence qui nous y a mis ou appelés; 2^o quelque difficile qu'il soit de se sauver dans un état plutôt que dans un autre, l'impossibilité d'y faire son salut est une chimère; Dieu nous appelant à tel ou tel état, on peut dire que la sainteté que cet état demande, est d'arriver à la perfection propre de cet état, comme juge intègre, par exemple, ecclésiastique dévoué à ses devoirs, marchant fidèle dans son négoce, etc.

— On peut faire voir qu'il est possible 1^o de ne pas quitter le monde et de ne point en suivre les vices; 2^o de s'acquitter des devoirs et des bienséances de notre état, sans manquer aux devoirs et aux bienséances que l'on doit à Dieu; et 3^o de pratiquer de grandes vertus dans le monde, sans participer à ses désordres.

— A considérer la religion et la probité selon le monde, quelque opposition que ces deux choses semblent avoir par rapport à leur principe, à leur objet et à leur fin, on peut dire cependant qu'elles sont très-étroitement unies et absolument inséparables: 1^o parce qu'il est impossible qu'un homme qui n'a pas une véritable probité, ait une véritable religion; 2^o parce qu'un homme qui n'a point de religion n'a pas une probité véritable.

La première proposition convaincra de la nécessité de la religion par rapport aux devoirs du monde; la seconde montrera la nécessité de la probité par rapport aux obligations de la religion.

— Il y a des erreurs qu'il faut détruire, pour établir deux vérités contraires: 1^o on peut se sauver au milieu

des engagements du monde: 2^o les devoirs du chrétien ne sont pas incompatibles avec les devoirs de l'honnête homme selon le monde.

III. — *Ambula coram me, et esto perfectus* (Genes. xvii, 1). Marchez en ma présence, dit Dieu à Abraham, et soyez parfait.

Divitiæ si affluant, nolite eor apponere (Ps. cli, 11). Si les richesses vous viennent en abondance, n'y mettez point l'affection de votre cœur.

Deduc me in semitam mandatorum tuorum (Ps. cxviii, 35). Conduisez-moi dans le sentier de vos commandements.

Ab omni via mala prohibui pedes meos (Ps. cxviii, 101). J'ai détourné mes pieds de toute voie mauvaise.

Iniquos odio habui, et legem tuam dilexi (Ps. cxviii, 113). J'ai haï les méchants, et j'ai aimé votre loi.

Declinate a me, maligni, et scrutabor mandata Dei mei (Ps. cxviii, 115). Éloignez-vous de moi, vous tous qui êtes pleins de malignité, et je rechercherai les commandements de mon Dieu.

Reddite quæ sunt Cæsaris, Cæsari, et quæ sunt Dei, Deo (Matth. cxii, 21). Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.

Unusquisque in qua vocatione vocatus est, in ea permaneat (I ad Cor. vii, 20). Que chacun demeure dans l'état où il était, quand Dieu l'a appelé.

Reliquum est ut... qui utuntur mundo, tanquam non utantur (I ad Cor. vii, 31). Il faut user de ce monde comme n'en usant pas.

Obsecro vos ut digne ambuletis vocatione qua vocati estis (ad Ephes. iv, 1). Je vous conjure de vous conduire d'une manière qui soit digne de l'état dans lequel vous avez été appelés.

Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra (I ad Thes. sa. l. iv, 3). La volonté de Dieu est que vous soyez saints.

Omnis ad bene agendum provocatur sexus, omnis ætas et dignitas. Nemo igitur publicis se excuset actibus (saint Ambroise, Homil. 7, de Militia). Il n'y a ni sexe, ni âge, ni condition qui nous dispense du service de Dieu. Il

ne faut donc point que personne rejette la faute de sa négligence sur son état et sur sa condition.

Fugere potes animo mundum, quamvis retinearis corpore (saint Ambroise, de *fuga mundi*, cap. 7). Vous pouvez ne pas avoir l'esprit du monde et être bien éloigné de ses maximes, quoique vous soyez retenu dans le monde.

Quid est fugere sæculum? nisi abstinere à peccato sæculi (Id., *ibid.*). Qu'est-ce que fuir ou haïr le siècle? sinon s'abstenir des péchés du siècle.

Non utique transire in Ægyptum crinosum est, sed transire in mores Ægyptiorum (saint Jérôme). Ce n'est pas de passer en Égypte qui fait le crime, mais d'y vivre à la manière des Égyptiens.

Non nocuit militanti Centurioni paludamentum, et balteus et Apparitorum turba (Id., *Epist.* 99). L'habit d'un homme de guerre, le baudrier et ceux qui étaient de la suite du Centurion de l'Évangile ne furent point un obstacle à son salut.

Fallis teipsum prorsus ac decipis, si putas aliud a sæcularibus viris, aliud a monachis requiri: præter conjugium, in reliquis communis atque eadem ab utrisque vitæ ratio requiritur (saint Chrysostome, lib. 3, *contra vitæ monast. Vituper.*). Vous êtes dans une étrange erreur, si vous pensez qu'on exige autre chose des gens du siècle et de ceux qui y ont renoncé. Si l'on excepte le mariage et ce qui regarde cet état, Dieu, pour le reste, exige des uns et des autres les mêmes devoirs et la même manière de vivre.

Nihil refert ubi sitis: extra sæculum estis (Tertullien, *ad Martyr.*, cap. 2). Il n'importe où vous soyez et de quelle profession: vous n'êtes plus du siècle, (vous y avez renoncé).

Si cuncta mundi relinquere non potestis, sic teneat quæ hujus mundi sunt, ut tamen per ea non teneamini in mundo. (saint Grégoire le Grand, *Homil.* 3 *in Evangel.*). Si vous ne pouvez pas quitter la possession des choses de ce monde, retenez-les; mais de telle sorte que vous ne teniez pas vous-mêmes au monde comme par autant de liens.

IV. — Le monde corrompu est trop opposé à l'esprit de

vérité pour qu'il soit possible d'en allier les maximes avec celles de l'Évangile. Dieu ne pactisera jamais avec Baal. Mais les devoirs de la société civile peuvent très-bien s'accorder avec ceux de la religion, car, entre l'honnête homme, même selon le monde, et le parfait chrétien, il y a une telle ressemblance, qu'on pourrait s'y méprendre. De part et d'autre, bon cœur, intentions droites, esprit discernant le bien, volonté de s'y livrer sans réserve, sentiments nobles et élevés, respect pour la justice, sévérité envers soi-même, indulgence envers les autres. Quelle conformité de mœurs, de sentiments et de conduite, entre l'honnête homme et le chrétien, dans les circonstances essentielles de la vie, qui sont les points décisifs de la probité et de la religion! « Mais, me dira-t-on: comment accorder les lois sévères du christianisme avec les manières riantes que le monde demande dans un honnête homme: ces égards, cette complaisance, cette attention, ce tour d'esprit agréable? on ne peut faire descendre le chrétien dans tous ces détails du grand art de plaire. » Vous vous trompez: la charité fait en l'un ce que la politesse fait en l'autre. Le parfait chrétien est d'un commerce affectueux; ses mœurs sont douces, ses manières prévenantes; il n'aime point à dominer dans les assemblées; son entretien est exempt d'aigreur et d'amertume; son cœur ne connaît point les mouvements de l'envie, et ne ressent jamais cette joie maligne que les disgrâces d'autrui répandent sur le visage et dans le discours. C'est donc en vain que l'on prétend mettre une barrière insurmontable entre l'honnête homme selon le monde et le parfait chrétien selon l'Évangile. Ajoutons un trait à l'honnête homme et nous en ferons un chrétien: c'est le motif qu'un chrétien doit avoir dans toutes ses actions.

DEVOIR PASCAL.

Voyez *Confession* et *Communion pascalle*.

DÉVOTION (DE LA) EN GÉNÉRAL.

I. — Nous n'entendons pas ici par « dévotion » l'affection à la prière ou les tendres sentiments que les person-

nes de piété goûtent dans l'exercice de l'oraison mentale, mais bien et uniquement « la profession publique que l'on fait de remplir courageusement les devoirs d'un fidèle et fervent chrétien. »

II. — Il y a la vraie et la fausse dévotion.

III. — Comme la dévotion, selon saint Bernard, est une vertu propre du cœur (*Res est cordis gratia devotionis*), elle doit avoir les qualités du cœur. Or, 1° comme le cœur est caché au-dedans de nous-mêmes, la vraie dévotion doit avoir son principe dans l'intérieur et ne se produire au-dehors que de l'abondance du cœur. Sans cela, elle n'est qu'affectation, hypocrisie, voile, manque de piété. 2° Comme le cœur est réglé, constant et uniforme dans ses mouvements et dans ses opérations naturelles, la véritable dévotion doit aussi être réglée dans ses bonnes œuvres, dans ses prières, dans le culte qu'elle rend à Dieu et dans les services qu'elle doit au prochain : car ce qui n'a point de règle et ne se fait que par caprice, ne saurait être agréable à Dieu.

— La dévotion n'est point véritable, si elle n'est dans le cœur : *in spiritu et veritate oportet adorare*, (Joan. iv); 2° la dévotion n'est point véritablement dans le cœur, si elle ne se manifeste au-dehors par un culte extérieur (voyez *Culte*); 3° la dévotion n'est point agréable à Dieu ni édifiante aux yeux du prochain, si elle n'est proportionnée à notre état et à notre condition.

— La dévotion est de tous les états, de toutes les conditions, et beaucoup la renvoient dans les cloîtres, comme si elle n'était faite que pour les religieux. 2° Elle est de tous les âges, et on la renvoie à la vieillesse. 3° Elle est pour tous les esprits, et l'on se persuade qu'elle n'est que pour les simples.

— On reconnaît que l'on a une dévotion mal réglée : 1° quand on s'attache aux œuvres de surrogation et de conseil, pendant que l'on néglige ce que les obligations et propres à son état; 2° quand, au lieu de pratiquer les grands préceptes, on s'attache aux choses légères et moins considérables; 3° quand on est changeant et inconstant dans la pratique des devoirs.

— Les uns font la dévotion trop farouche et trop sévère :

par là on éloigne et on rebute tout le monde. Les autres, au contraire, ont une dévotion trop sensuelle, trop délicate, ils veulent accorder Jésus-Christ avec Bélial, Dieu avec le monde.

— Injustes accusations dont la dévotion est le point de mire : 1° on accuse d'hypocrisie ceux dont la vertu jette le plus d'éclat; 2° on impute l'hypocrisie d'un seul à tout un corps; 3° on fait retomber le scandale des dévots sur la religion elle-même; 4° incompétence des accusateurs, car « comment des hommes sans vertu, sans piété, s'érigent-ils en censeurs de la vertu déguisée, en vengeurs de la » vraie et solide piété? Si nous sommes méchants, disent-ils, nous le sommes sans importance et nous n'affectons point de paraître vertueux. Étrange présomption! parce qu'ils ont levé le masque du libertinage, ils n'ont pas pour cela le droit de dévoiler les pécheurs. Qu'ils tournent contre eux l'indignation qui les anime contre les autres. »

— La fausse dévotion est de plusieurs sortes : il y a la dévotion de faste et d'éclat, — la dévotion intrigante et dominante, — la dévotion inquiète et empressée, — la dévotion austère, — la dévotion inconstante, — la dévotion commode, — et la dévotion mal réglée.

IV. — *Quam magna multitudo dulcedinis tuæ quam abscondisti timentibus te* (Ps. xxx, 20)! Combien est grande, Seigneur, l'abondance de votre douceur, que vous avez cachée et réservée pour ceux qui vous craignent!

Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ et torrente voluptatis tuæ potabis eos (Ps. xxxv, 9). Ils seront enivrés de l'abondance qui est dans votre maison, et vous les ferez boire dans le torrent de vos délices.

Viam mandatorum tuorum cucurri, cum dilatasti cor meum (Ps. cxviii, 32). J'ai couru dans la voie de vos commandements, lorsque vous avez dilaté mon cœur.

Populus hic labiis me honorat; cor autem eorum longe est a me (Matth. xv, 8). Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est éloigné de moi.

Venit hora..... quando veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate (Joan. iv, 23). Le temps est

venu, que les véritables adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité.

Hæc oportuit facere, et illa non omittere (Matth. XXXIII, 23). Il fallait faire ces choses-ci, et ne pas omettre celles-là.

Graditur via non bona post cogitationes suas (Isa. LXV, 2). Il marche dans une voie qui n'est pas la bonne, en suivant ses propres pensées.

Pietas ad omnia utilis est (I ad Tim. IV, 8). La piété sert à tout.

Est gaudium quod non datur impiis, sed eis qui te gratis colunt, Domine, quorum gaudium tu ipse es (saint Augustin, *Confess.*). Il y a un plaisir et une joie que les impies ne goûtent pas; il n'y a que vos fidèles serviteurs, ô mon Dieu, dont vous êtes vous-même la joie.

Si forinsecus ea quæ Deus jubet, manibus fiant, et in corde non fiant, nemo est tam insulsus, qui præcepta arbitratur impleri (Id. *Quest. 54 in Deuter.*). Si l'on fait extérieurement ce que Dieu ordonne, sans que le cœur y ait part, personne, si grossier que l'on soit, ne se persuadera qu'il ait accompli le précepte qui en est donné.

Quis cultus ejus, nisi amor ejus (Id. in Ps. 32)? Quel est le culte dû à Dieu, si ce n'est l'amour de Dieu?

Hoc nimis doleo quod multa quæ in sacris libris magna sunt, minus teneantur et parva nimis introducantur (Id., *Epist. ad Januar.*). Ce qui m'afflige singulièrement, c'est de voir qu'on néglige bien des choses que les saints Livres regardent comme importantes, pour y substituer, dans la pratique, trop d'autres choses qui le sont beaucoup moins.

Pietas vera est vera Dei cultus (Id., *de civit. Dei*, lib. 4, c. 23). La véritable piété est un véritable culte de Dieu.

Cum mens internam dulcedinem degustat, amore æstuat, videtque se videre non posse quod ardentè diligit; nec tamen ardentè diligeret, nisi aliquotenus videret (saint Grégoire le Grand, *Moral.* lib. 5, c. 23). Lorsque l'âme goûte la douceur intérieure d'une dévotion sensible, elle se sent comme embrasée de Dieu; elle connaît qu'elle ne peut voir celui qu'elle aime d'un si ardent amour; cependant elle ne l'aimerait pas si ardemment, si elle ne le voyait déjà en quelque manière.

Cui Christus incipit dulcescere, necesse est amarescere mundum (S. Bernard, in *sermonib.*). Le monde paraît nécessairement insipide et amer à quiconque commence à goûter Jésus-Christ.

Devotionis virtus ordine prima est, quæ est fundamentum cæterarum, meritoque hanc primam exegit Deus ab Abraham (saint Ambroise, *de Abraham*). La vertu de la dévotion doit tenir le premier rang comme étant le fondement de toutes les autres; et c'est avec raison que ce fut la première que Dieu exigea d'Abraham.

Res est cordis, gratia devotionis (saint Bernard). La grâce de la dévotion est une chose qui regarde le cœur et qui lui est propre.

V. — « La vraie dévotion présuppose l'amour de Dieu, et » pour parler plus juste, elle est elle-même le parfait » amour de Dieu. Cet amour s'appelle grâce, parce qu'il » est l'ornement de notre âme, et en fait une belle âme » aux yeux de Dieu. Quand il nous donne la force de faire » le bien, il s'appelle Charité, et quand il nous fait opérer » le bien avec soin, avec promptitude et fréquemment, il » s'appelle Dévotion, et il a toute sa perfection. J'explique- » rai ceci par une comparaison fort simple, mais bien na- » turelle. Les autruches ont des ailes et ne s'élèvent jamais » au-dessus de la terre: les poules volent, mais pesamment, » rarement et fort bas; le vol des aigles, des colombes et » des hirondelles est vif et élevé, presque continuel. » Ainsi, les pécheurs ne sont que des hommes de terre et » rampant toujours sur la terre; les justes qui sont encore » imparfaits, s'élèvent vers le ciel par leurs bonnes œu- » vres, mais rarement, avec lenteur et une espèce de pesan- » teur d'âme; il n'y a que les âmes solidement dévotes qui, » semblables aux aigles et aux colombes, s'élèvent en Dieu » d'une manière vive, sublime et presque infatigable. En » un mot, la dévotion n'est autre chose qu'une certaine » agilité et vivacité spirituelle, par laquelle, ou la charité » opère en nous, ou nous-mêmes nous faisons avec la cha- » rité tout le bien dont nous sommes capables. C'est à la » charité de nous faire observer universellement tous les » commandements de Dieu; et c'est à la dévotion de nous » les faire observer avec toute la diligence et toute la fer-